

La nef était trop petite pour contenir tous les assistants.

Quand, au son de l'orgue, les deux couples descendirent de voiture et s'avancèrent lentement vers les fauteuils qui leur étaient destinés, il y eut comme un frémissement d'admiration dans toute l'église.

Les deux toilettes étaient de même étoffe et sortaient des mains de la même couturière. Jamais, peut-être, le blanc costume de mariée n'avait été poétisé par autant de grâce et de beauté.

Après la cérémonie du mariage, à la sortie de l'église, des acclamations éclatèrent. C'était celles des pauvres gens qui n'avaient pu pénétrer dans l'église ; ils savaient qu'ils n'avaient pas été oubliés et que de fortes sommes avaient été données au curé et à la mariée pour être distribuées aux malheureux.

Mais la véritable fête de famille devait avoir lieu le lendemain, à l'hôtel Villarceau.

Il était près de deux heures du matin lorsque Lebrun et ses enfants regagnèrent la rue Saint-Maur, où, à côté du sien, trop petit, il avait loué et fait meubler un appartement pour les jeunes époux.

Quand Georgette entra dans sa chambre, où Paul la suivit, les larmes qu'elle avait eu la force de retenir toute la journée jaillirent de ses yeux.

—Georgette, ma bien-aimée, lui dit-il, qu'avez-vous ? Pourquoi ces larmes ?

—Je pense à ma pauvre mère, répondit-elle ; c'est en ce moment surtout, et plus cruellement, que je sens que je ne l'ai plus.

—Ah ! je te comprends, ma chérie, je te comprends ! s'écria Paul.

Pendant que Georgette, devant une glace, détachait son voile, Paul, s'étant approché de la cheminée, laissa échapper un petit cri de surprise.

—Qu'est-ce donc ? demanda Georgette en se retournant brusquement.

—Regarde, dit-il.

Il lui montrait un petit coffret, véritable merveille d'art, qu'une main inconnue avait placé sur le marbre de la cheminée.

—Une nouvelle surprise de notre père, dit Georgette, souriant à travers ses larmes.

—Je ne crois pas, fit Paul ; il t'aurait donné ce joli coffret ouvertement, comme les autres cadeaux qu'il t'a faits.

Georgette s'aperçut alors que sous le coffret il y avait une lettre. Sur l'enveloppe, elle lut :

" A madame Paul Lebrun."

—C'est bien singulier, dit-elle.

—Lis, ma chère Georgette, lis, et nous aurons sans doute le mot de l'énigme.

Georgette sortit la lettre de l'enveloppe.

Elle contenait ces mots :

" Ma chère enfant, votre mère a remplacé pour ma fille, ma chère Thérèse, la mère qu'elle avait perdue ; je ne puis adresser à Marguerite Lormont l'expression de profonde reconnaissance dont mon cœur est pénétré. Mais à vous, que ma fille appelle sa sœur et qui l'êtes par le cœur, je me permets d'offrir un témoignage de mon affection toute paternelle.

" MARQUIS DE MIMOSA."

Georgette, violemment émue, ouvrit le coffret d'une main tremblante. Elle en retira quatre écrins qu'elle posa sur la table, et ouvrit.

—Oh ! que c'est beau, que c'est beau ! s'écria-t-elle.

Ils avaient sous les yeux une magnifique parure de diamants : un bracelet, une bague, une broche, des boutons d'oreilles, le tout pouvant être estimé vingt-cinq mille francs.

Georgette avait remis le coffret sur la cheminée. Paul s'aperçut qu'il y avait au fond un papier. Il le prit, l'ouvrit et lut.

—Oh ! oh ! fit-il, arrachant Georgette à son admiration.

Vivement, elle se rapprocha de son mari.

—Ça, lui dit Paul, est un bon d'un million à toucher à la Banque de France.

—Un million ! répéta Georgette stupéfaite.

—C'est la dot que te donne M. le marquis de Mimosa, et nous n'avons pas le droit de la refuser. Oh ! Georgette, ma chère Georgette, je ne te demandais que ton cœur et tu m'apportes l'opulence.

—Paul, mon Paul aimé, répondit Georgette en jetant ses bras au cou du jeune homme, je t'ai donné tout mon cœur et il sera toujours à toi.

seigné au sujet de l'ancien curé de Salvignac : tous les prêtres de la mission dont il faisait partie et lui-même avaient été massacrés par les Arabes sur les bords du Niger.

Le marquis résolut de fonder à Salvignac un asile où seraient reçus et élevés des enfants orphelins et des enfants abandonnés des deux sexes.

Dans la pensée de M. de Mimosa, cet établissement, qui aurait une forte dotation, devrait recevoir non seulement les enfants des départements de l'Aude, mais ceux aussi des départements voisins.

Par les soins du marquis, un superbe monument de marbre blanc fut élevé dans le cimetière de Casteljoux à la mémoire de Pedro Lamnés.

Don Antonio de Villina parut devant la Cour d'assises.

En présence du juge d'instruction, il avait gardé la même attitude que devant le commissaire de police. Les preuves de ses crimes l'écrasaient ; malgré tout, il persistait dans ses dénégations. Fidèle au précepte d'Avinain qui, en montant sur l'échafaud avait crié : " N'avouez jamais ; " il s'obstinait à soutenir qu'il était victime d'une méprise et de trompeuses apparences.

Le marquis de Mimosa avait été appelé par le juge d'instruction. Trop généreux pour accabler un ennemi tombé si bas, mais ne pouvant non plus s'intéresser à un misérable auquel il avait dû tous ses malheurs, il avait répondu au juge.

—Je n'ai rien à vous dire ; si vous voulez avoir des renseignements sur le passé du prévenu, demandez-les en Espagne.

Don Antonio fut très habilement défendu par son avocat, qui lui sauva la tête.

Il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Il entendit l'arrêt sans manifester la moindre émotion. Peut-être était-il moins affecté de son châtimement que de savoir que son cousin avait retrouvé sa fille.

Ainsi, sa haine avait été impuissante, toutes ses combinaisons avaient échoué, ses crimes étaient restés stériles. Pour le marquis de Mimosa, toutes les faveurs, et lui, lui allait mener la vie d'un forçat dans une île lointaine, d'où il n'avait pas l'espoir de revenir, comme le marquis était revenu des îles Philippines.

Cette pensée le faisait bondir de rage. Et s'il eût pu recouvrer sa liberté, il n'aurait pas hésité à risquer de nouveau sa vie pour satisfaire sa haine.

Depuis le jour où Célestin Reboul avait chassé sa fille adoptive, tout était allé de mal en pis au " Faisan doré." La gêne augmentait, la clientèle avait disparu, la ruine ne pouvait plus être évitée, et Clarisse faisait peser sur son maître un joug de plus en plus lourd.

Comme Reboul, la misérable fille s'était adonnée à la boisson, et quand une ivresse brutale troublait le cerveau du maître et celui de la servante, on entendait de loin le bruit d'une hideuse querelle qui, presque toujours, se terminait par une hideuse bataille.

Un jour, Reboul brisa sur la figure de Clarisse le verre dont il venait de boire le contenu. La mégère poussa alors des hurlements de bête fauve ; puis, s'emparant d'un couteau de cuisine qui, par malheur, se trouvait à portée de sa main, elle le plongea dans la poitrine de Reboul jusqu'au manche.

L'aubergiste tomba comme une masse, sans pousser un cri. Il était mort.

Clarisse, dégrisée à la vue du cadavre, voulut prendre la fuite, mais on ne tarda pas à s'emparer d'elle et à la livrer à la gendarmerie.

Elle passa en Cour d'assises et fut condamnée à vingt ans de travaux forcés.

En apprenant la fin tragique de son père adoptif, Georgette pleura. Elle se souvenait seulement qu'à La Palud Célestin Reboul avait été bon pour elle.

Georgette n'était pas une ingrate ; elle n'avait pas oublié les époux Delmas et leurs enfants. Elle était assez riche maintenant pour que sa reconnaissance se traduisit autrement que par des effusions de tendresse.

Non seulement elle et Paul se chargèrent de l'éducation de Henri et de Germaine, mais ils placèrent sur la tête de chacun une somme qui, avec l'accumulation des intérêts, devait plus tard leur assurer l'aisance.

XXVII.—CONCLUSION

FIN

M. de Mimosa aurait voulu pouvoir se montrer reconnaissant et récompenser tous ceux qui avaient témoigné de la sympathie à sa fille.

Le maire de Salvignac n'était plus ; mais l'abbé Ancelin ? Le marquis s'informa. Maintenant, aux Missons étrangères, on était ren-

EMILE RICHEBOURG.